

L'invasion (extraits)

Edgard Gousse

Numéro 74, automne 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13770ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gousse, E. (1997). L'invasion (extraits). *Moebius*, (74), 83–89.

EDGARD GOUSSE

L'invasion
(extraits)

Comme si le silence achevait de se rompre. Nous sommes plusieurs, près d'une centaine venus affronter l'ombre. En plein cœur de cette forêt tropicale. Là-bas, les froids sont durs. À peine si nous sommes revenus de la chute, mi-aveugles mi-boiteux poursuivant notre propre silhouette dans l'édifice fracassé jour et nuit. Jamais le fil de nos relations ne laissait présager une pareille noblesse. Nous sommes ivres, enthousiastes. Tous d'ici et d'ailleurs. Certains pour la première fois. D'autres, comme moi, sont nés dans cette ville, près de cette rivière, près de ce lac, de cette rizière, ou juste à côté de la baie, de cette montagne aux roches saillantes comme des pommettes d'hommes amaigris, à peine échappés de leur prison de sève.

Je suis assis sur le pont, en pensant déjà à cette première aurore. Les pas dans la cale résonnaient du tohu-bohu des rémoras du fond marin au large de Santiago venus nous guider dans notre chemin, martyrs sous nos yeux de pécheurs. Radio-Habana informait que le ton était glacial dans la capitale, que nos enfants ciraient les bottes des visiteurs dans les villes de province, que le café du pays se vendait à meilleur prix au Panama et que nos femmes, nos sœurs et nos petites-cousines auraient préféré remplir la moitié du monde de leur ventre ballonné au lieu de s'effondrer chaque nuit sous la foudre de leurs vibrateurs mal calibrés, engrossés de mélasse. Dénaturer l'être plutôt que de l'auréoler. La logique protège du mieux qu'elle peut. Chaque foulée dans la mer, chaque spectre découvert, confondu, s'incline devant la volonté de l'homme. Ah, que le choc est brutal! Je

pensais au pays debout, aux sirènes que nous ferions hurler toute la sainte journée, et à toutes les petites gens accroupis qui se dresseraient d'un coup pour nous applaudir au passage. La nuit venue, on se retrouverait tous ensemble sur la place de l'Indépendance, nouvellement décorée, rebaptisée pour célébrer l'exploit. J'y reverrais des visages perdus depuis des lustres. À la vérité, ni toi ni moi ne pouvons imaginer ce délire, cette foule en liesse déambulant dans les rues, du portail Lagosseline au carrefour Aux-Rats-Morts, une tasse d'un café amer dans une main et un verre de tafia dans l'autre, à la fois la douleur et le plaisir, le remords et la jouissance. Ah, oui! Nous ne sommes qu'à quelques kilomètres! Les arbres laisseront choir leurs dernières feuilles, pour nous recevoir, dévêtus. Parce que cela ne peut pas être pire. Il y a des choses, tu sais, qui te transforment lentement. Peut-être que c'est mieux ainsi. Virginia – Vicky, t'en souviens-tu? – voulait y être, elle voulait être des nôtres. J'admets que j'aurais aimé cela, une femme sur le pont pour te tenir compagnie, une femme comme témoin quand je leur ferai manger la merde à ces escrocs. Estephen, mon frère, tu n'y seras malheureusement pas! Toi aussi, je te voulais comme témoin. Tu avais sans doute raison de penser que la flore de la patrie donne parfois la sensation d'avoir vécu à l'étranger comme en institution. Oh la terrible sensation de ces vingt ans d'exil! Je te vois encore, frère ingénu, sur les bancs de l'université, contestataire, explorant les temps à venir. Tu t'en es pris un jour jusqu'à rédiger une lettre de quarante-huit pages, que tu me supplias de remettre à Yordanka. Mais elle ne la lut qu'en ton absence, et tu n'es jamais revenu. L'œil de la Conscience se refermait aussitôt sur toi. Tant de raccourcis pour oublier l'immense détresse sur terre. Le sait-Elle. Elle nous regarde d'en haut, ombres assoupies dans l'obscurité. Son regard flamboie comme le sable infini de cette plage déserte épousant la couleur du ciel gris cendre manquant à notre corps qui erre sans signe de fatigue. Tu avais raison, dis-tu, d'équarrir ta pierre loin

de Yordanka. Mais la distance pèse. Il faudrait recréer le monde, sans chaînes, à l'abri des vicissitudes et des multiples aveuglements de l'homme. Au fond, Virginia s'en souviendra, elle aussi. Nous nous sommes rencontrés pour la première fois à Monterrey, au Nuevo León, lors d'un symposium sur la ville et l'écrivain. Elle venait m'apporter en cadeau une demi-douzaine d'exemplaires du journal *El Porvenir* qui avait repris quelques-uns de mes commentaires lors de ce symposium. Et elle lisait de sa bouche lovée:

En fait, tout ce qui différencie un écrivain d'un autre, c'est le rapport réel/imaginaire, c'est la forme de dissuasion que chacun peut exercer sur le lecteur. L'imaginaire prend forme à ce moment précis où l'objet inexistant commence à exister dans la pensée de l'écrivain. Le mot que celui-ci utilise, l'image conceptuelle qu'il projette dans l'imaginaire même du lecteur s'enracinent comme un symbole de vérité.

Le mauvais écrivain ne décide ordinairement pas des relations qu'il doit entretenir avec son lecteur: il les subit, parce qu'il est impuissant à construire la base sur laquelle reposera la forme de son discours. Donc, il rejette en vrac tout ce qui semble s'enraciner au moment de son errance.

Avec un peu de chance, l'écrivain aurait pu être un chef spirituel, je lui disais. Et elle souriait. De ce sourire qui se fermente sans déambuler, sans boire ni dormir, espérant jusqu'au petit matin le corps tordu, le premier balbutiement, le premier alléluia du jour. Elle portait une jupe en parachute et une ample blouse dont le col entrouvert laissait à peine deviner les catacombes d'un paradis retrouvé, au milieu d'amoncellements de déboires en cette fin de siècle. De sorte que je n'ai pu renoncer à son désir de lui promettre la lune derrière le lac. J'ai cru déceler dans sa voix en ruine ce silence naturel qui s'élève comme une offrande, celle d'une déesse que l'on découvre en secret, abandonnée à elle-même, qui menace les cieux. Le monde est si petit, Estephen. Je nous vois, telles des fourmis: l'univers est infini. Pourquoi alors

empoisonner la vie des gens? Nous sommes si minuscules, mon frère, que nous devrions apprendre à sourire le lendemain et refuser, oui! refuser d'être traversés par des vagues de tristesse et de désespérance. Dire plutôt le bonheur du quotidien. Je t'aime, Estephen, dans le sens altruiste, bien sûr! Et j'aime aussi Virginia, sa peau basanée, ses hanches mexicaines volumineuses, cachées en chacun de ces troncs d'arbres du sol de la patrie. J'aime aussi sa bouche comme une écriture, une simple écriture. Parce qu'il y a des moments où l'homme a besoin de se retrouver dans de grands espaces, où il a besoin de spasmes. Ouvrir les yeux pour ne pas voir. Regarder et nier ce qui l'entoure.

Dans le dénuement le plus complet, l'océan à nos pieds. Parce que le corps est l'esclave de l'âme. Parce que la distance n'est qu'un fossé. Parce que nous avons besoin de nous guérir de la peur et de rechercher la lumière, là où elle luit. Et toi tu le sais. Je boirai mon café amer, Estephen, en ton nom! Ah oui! tu voulais des articles dans les journaux, je m'en souviendrai! Parce qu'un ami, un frère, ça réveille les fourmis qui dorment, ça ramasse la poussière sur le parquet, ça se prépare, ça fabrique un nouveau visage à la ville, au pays perdu, déserté, envahi, reconquis. Or je suis ton ami, Estephen. Par trois fois, ta mémoire, glaise et roc, sillonna la mer en cette nuit de la traversée, comme sillonne le pardon dans l'âme absoute. Mais l'affection est aussi une douleur. Elle insinue, dissémine, comme la braise. De sorte que notre but ultime, celui de la traversée, de cette invasion de la terre des aïeux pour laquelle tu t'es donné tant de mal, se fera à la hauteur de nos espérances, à l'image d'hommes de bronze, avec leurs ornieres d'anges déchus, sans boulet ni canon, mais l'odeur tiède de la nuit enrobée de silence vorace, comme la grogne de ces mantes religieuses qui nous donnent rendez-vous. Au mitan de la nuit, tu verras! Tu verras leur museau collé sur l'asphalte lisse embrasser la poussière, pendant qu'on fera cuire leurs couilles et qu'on servira un plat de la chair de la bête au peuple

affamé qui attend, comme une file de prostituées en délire. *Bienvenido! Welcome, Yankees!*

Sainte Serafina me caressait la nuque. Elle portait des savates de peau qu'un cordonnier du ciel trop hâtif n'aurait pas longtemps frappé sur ses genoux, avec des semelles faites de rebuts de pneus, une longue robe croisée de velours blanc qui lui cachait tout le corps, même la nuque. Elle m'a écouté et suivi des yeux durant tout le périple. Comme c'est curieux pour un homme de s'être entiché d'une sainte! Je regardais l'infinie distance entre son corps et le mien. J'observais sa bouche fétiche, sa désinvolture de créature supérieure poussant le même cri en apercevant le Cap-des-Maréchaux: nous y sommes, camarades! Elle sortit brusquement de sa poche un petit objet qui ressemblait à une sorte de fétiche qu'elle fit virevolter par-dessus sa tête cachée par le voile immaculé, puis se jeta aussitôt à la mer. Nos voix sont unanimes. À la mer! À la mer! L'éternité enfin proche.

*

Nous sommes cinq en première ligne. Les deux filles derrière nous, fardées jusqu'aux os, habillées comme des machines à sous. Stéphanie se souvenant de ses crises d'hystérie, et Naurah du dernier regard du père fourbissant avec de la glaise sa solitude à odeur de fèces, fils de Caïn et d'Ibracq. Exubérance que ce passage de l'homme, transi depuis la première goutte, lapidé, gisant à même le sol.

Mais rien n'importe autant que cette fin de la traversée. La tragédie de l'homme n'a d'égale que la foudre qui s'abat sur le désir, la main ténue sur la plaie vive, nue, cicatrisée. Mais toi tu te tais. Les chemins regorgent de messages et tu trembles, le drapeau en bandoulière. Tu as tout de suite envie de te retrouver sur des bancs d'école pour réapprendre la vie, car bientôt tu te jetteras sur la première ordure, la dépèreras comme un vrai cavalier. Mais l'odeur du café te

retient. Tu respires une grande bouffée d'air aspergé de basilic et de jasmin. Encore deux années à contre-attaquer puis à se replier en ces grands espaces en friche et ta barbe aura franchi le cap de tes genoux dressés comme une hutte. Personne pour te dévier de ta trajectoire. Et moi je te suivais, jusque dans les sillons de ton discours unique telle une nouvelle conscience, évitant pièges et baragouinages qui fendent l'âme. Dans ce quartier qui déshonora ton enfance, l'inventaire est affreux. Pourquoi faut-il que l'homme se ravale tant au niveau de la bête? Dans le lit déjà défait de notre aveuglement, les fantômes se croisent, le souffle coupé: carcasses anonymes, corps râpés, chairs décomposées, bras en vrac ficelés comme du hareng de mer, maisons closes traversées par des lucarnes et des sutures du soleil malsain, brefs séjours sous la terre aride striée de pierres dégrossies par les eaux et les pluies diluviennes. La terre nous échappe presque sous les pieds. Damballah Wèdo fait prisonnier est gardé secrètement dans une cellule au poste de police de la ville. Le *loa* avait usé de tous ses pouvoirs. La ville vomit, chaque nuit, des monceaux de décombres, des cadavres en putréfaction. On avance et on ne va nulle part. Tout pue la détresse portée à bout de bras. À bras raccourcis, notre corps obéit à la moquerie. Pourquoi aurait-elle disparu à ce moment précis? Ah! ce visage pâle comme une fausse pierre qui entrait dans la querelle. «*Caramba!*» pestait Camilo, de son accent cubain un peu oriental. Furieux, immobile, comme si des rafales de souvenirs le retenaient. Sa voix en péril traversait le sous-bois comme une trombe, remontait le portail Lagosseline, la rue des Casernes, la rue des Bons Enfants, jusqu'à se rendre là où des amis de longue date attendaient, impatients, le geste suprême. «Que la faim et la détresse nous fouettent désormais, puis que les saints du ciel restent dans leurs autels et nous laissent avec nos idoles nègres qui ne nous abandonnent pas!» entonnait comme une torche son compatriote Miguel. La scène est ici et nulle part. Cette terre sera un vaste lit pour accueillir nos corps fissurés jusque dans leur cocon. On ne

recule pas d'un pouce. Ou on bouffe la vie ou on la cherche dans un chant d'amour à la ville. La ville est devant nous et elle se cache. Invisible à nos yeux, sans étoiles, nue, sans rêves et sans horizon.

«Je vous salue, Marie», rétorquait Sainte Serafina. Des ordres arrivèrent de la ville. À sa vue, d'autres relents. Elle croit que les murs avaient grandi, que le vide s'était installé partout. Elle était partie à l'entrepôt nous extorquer vivres et munitions. Elle profitait de ses avantages de créature invisible imperméable pour se frayer un chemin au ralenti, à travers l'écho sourd des voix dans la nuit. Dans le ciel abasourdi de nuages, la voix douce d'un enfant de chœur. Elle avait les bras arrondis comme un oreiller. Elle aurait attendu des nuits pour le sortir de là. L'enfant ne la quittait pas des yeux. Ni mendiant ni voleur. Elle lui lèche le visage. Elle se sentait heureuse et riait de son aventure. Déjà, elle exhibait sa chevelure dorée, puis se retenait dans une prière. Une prière de sainte qui monte embuée dans nos poitrines affamées et redescend vite dans le bas-ventre. Car le sexe aussi a faim. De toutes ces voix pavées qui ont pris congé sans un salut.

La porte s'ouvre devant nous. Le temps de suturer les premières blessures, de camoufler les premières cicatrices. Puis, pas un seul sourire. Tout se mélange dans nos mémoires. Les risques sont infinis. Flavien Comorres hérita de la puissance du ciel. Ce fut l'aumônier de ces bonnes œuvres, se recueillant toutes les nuits, pelles et pioches en ses mains propres, creusant, juxtaposant, membre après membre, pierre après pierre, s'inquiétant de leur venue, redessinant à chaque instant ce plan expédié de La Havane pour nous construire des bungalows sous terre. Son sourire large comme une plaie béante paraissait irrésistible.